Les souvenirs du Père Girard

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **74 (1945)**

Heft 11

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Les souvenirs du Père Girard

Le musée pédagogique de Fribourg contient, parmi d'autres richesses, un précieux manuscrit du P. Girard : les souvenirs de sa vie. Il lui est arrivé un jour ce qui nous arrive à chacun, de temps en temps ; il a jeté un regard sur le passé, il a rêvé aux heureux moments de son enfance, il a évoqué les travaux accomplis, les joies et les peines éprouvées. Et pour que ses paroles ne meurent point, il leur a donné une forme définitive, susceptible de transmettre à la postérité ses pensées et ses sentiments.

Ces mémoires sont la source historique la plus simple et la plus intime pour connaître la vie de notre illustre pédagogue, qui fut le juge de Pestalozzi, le conseiller de Fellenberg, l'ami de Perrot, de Naville et de tant d'autres. Tous ses biographes y ont puisé, en les interprétant parfois, il est vrai, de façon tendancieuse.

En les lisant tels qu'ils sont, on y reconnaît sans peine l'homme que certains contemporains objectifs jugeaient à première vue « plein de feu, bon et communicatif ».

Dans ses souvenirs, le P. Girard évite de porter un jugement sur sa personne. Avec une franchise enfantine et une grande simplicité, il fait le récit de sa vie. Commet-il quelque erreur ou quelque exagération, le ton conciliant qu'il garde vis-à-vis de ses adversaires mêmes amène le lecteur impartial à lui pardonner et à le comprendre.

Nous donnons ici le premier livre de ses souvenirs, sans en rien retrancher, sans rien corriger, sans ajouter de réflexions, vous laissant le plaisir de suivre au gré de vos sentiments le cours d'une pensée généreuse et touchante. Il est nécessaire que nous connaissions les œuvres de cet illustre concitoyen dont on parle habituellement sans le bien connaître, et qui est cependant une des gloires de Fribourg.

P. Marcel, cordelier,
et *Gérard Pfulg.*

Quelques souvenirs de ma vie avec des réflexions

I. L'ENFANT ET L'ÉCOLIER

1. Le petit garçon remis à la robe

Je naquis le 17 décembre 1765, dans une honnête et nombreuse famille. J'avais avant moi des frères et des sœurs et après moi j'en eus encore davantage. Ma mère, femme spirituelle, vive, tendre et forte, nous a tous soignés de sa main et nourris de son lait. Nous ne pouvions pas en sucer un meilleur.

J'étais venu à l'âge de cinq ans environ et le petit garçon fut revêtu de l'habillement de son sexe. On me donna une culotte de basin. Il faut que j'en aie été bien fier et bien réjoui, puisque c'est à elle que se rattache mon premier souvenir. Hélas ! le plaisir ne fut pas de longue durée. Le petit garçon salit sa culotte le premier jour, et le même jour il fut remis à la robe. Il me souvient encore de la confusion que j'éprouvai en me voyant travesti en fille et dégradé. J'aimais bien ma mère et mes sœurs, mais alors j'avais honte d'être vêtu comme elles.

Je ne sais plus quand ma culotte me fut rendue. A cet âge, les plaisirs sont de toutes les heures : ils forment le tissu de la vie et ne se font pas remarquer comme le chagrin qui se trouve pour ainsi dire comme en dehors. Il faut d'ailleurs que celui de la culotte perdue ait été bien cui-

sant pour moi, puisque seul il surnage sur la mer de l'oubli où se sont engloutis les plaisirs et les peines de cinq années de ma vie.

Faut-il regretter la perte de ces premiers souvenirs ? Pour moi, je ne les regrette point ; s'ils vivaient dans ma mémoire, je voudrais rentrer à Eden dans le jardin d'innocence et de délices qui m'est fermé sans retour et l'image de mon premier bonheur rendrait mes peines plus amères. Adam et Eve qui n'ignoraient pas ce qu'ils avaient perdu furent plus malheureux que leurs enfants.

2. Le teint de lait et de rose ravagé par la petite vérole

Une vieille parente, notre voisine, m'appelait quelquefois pour me donner des fruits ou une goutte de lait. Le petit garçon ne se faisait pas prier longtemps. Elle me plaignait de ce que la petite vérole m'avait enlaidi : « Vous aviez, me disait-elle, un teint de lait et de rose ; vous étiez la plus belle fleur du jardin. Maintenant, la grêle est tombée sur votre visage ; on ne vous connaît presque plus à vos marques et à vos yeux rentrés dans la tête. » Elle disait cela avec attendrissement et d'un ton plaintif. Pour moi, je ne me trouvais pas à plaindre, et c'était bien là le dernier de mes soucis. La vieille cousine était femme, moi, j'étais garçon ; d'ailleurs, je pouvais jaser, jouer et gambader comme auparavant, et c'était tout ce qu'il me fallait.

Cette même parente me dit depuis lors une grande vérité que je n'ai pas comprise, mais que j'ai pourtant retenue, sans doute, parce que quelques chagrins me l'ont rappelée souvent. On a coutume de prodiguer les caresses aux beaux enfants ; on les admire, on les flatte, on leur donne un baiser, et les pauvres petits qui ne partagent pas leur beauté en sont les tristes témoins. J'étais de ce nombre depuis que la petite vérole m'avait terni le teint en y laissant de profondes empreintes.

Plus d'hommages pour moi de la part des allants et venants. On me donna même quelques sobriquets que je n'entendais pas volontiers. Je crois en avoir fait mes plaintes à la bonne voisine qui me dit sagement : « Vous êtes moins beau que vos frères et sœurs, mais vous serez moins gâté, parce qu'on vous flattera moins. » Je ne pouvais pas comprendre ce que cela voulait dire ; mais ma vieille cousine me montrait de l'intérêt malgré mes marques et mon teint terni, et j'en étais consolé. Longtemps après, j'ai compris qu'elle avait raison puisque j'ai été forcé de compenser par ma conduite ce qui manquait à ma figure. Mais quelle est donc cette sottise qui s'empresse de brouiller les jeunes idées de l'enfance ? Les petits que la nature a maltraités n'ont pas toujours quelqu'un pour les consoler et ceux dont on caresse la beauté négligent souvent de s'acquérir du mérite ; vue que, dans les flatteries qu'on leur prodigue, ils en ont déjà la récompense. Si nous ne voulons pas former les enfants à la vérité et au bien, du moins gardons-nous de les éblouir.

3. Une médecine dans le café

La petite vérole m'avait laissé des humeurs qui portaient volontiers sur les yeux. Me voilà donc condamné un jour à une médecine, mais il n'y eut pas moyen de me faire avaler les drogues puantes dont la pharmacie du temps pensait régaler l'enfance. Il fallut donc employer la ruse en déguisant le remède.

Mon père et ma mère prenaient du café à déjeuner ; les enfants, comme de raison, mangeaient de la soupe. Quelquefois cependant, l'un ou l'autre était invité au café. C'était une grande chose que de déjeuner avec papa et maman et de prendre avec eux du café dans de belles tasses. On me fit un matin cet honneur et ce plaisir. Ma mère m'avait préparé ma tasse sur une petite table à trumeau. C'était du café et ce n'en était pas. Je n'y trouvais pas le goût ordinaire et mon appétit se ralentissait à chaque cuillerée. J'avais quelque envie d'aller boire à la tasse de ma mère, croyant que le café y serait meilleur. Cependant, on me presse et j'achève. J'en avais assez et je courus à mes jouets. Petit à petit, je sens des malaises, des coliques, et j'appris que j'avais avalé une médecine. Depuis ce moment, plus de café. Je me sentis une si grande répugnance pour cette boisson que je ne pouvais plus en supporter l'odeur et que même la vue d'une cafetière me faisait prendre la fuite. Petit à petit, cependant, je me ravisai un peu sur ce dernier point ; mais ce ne fut qu'au bout de dix ans environ que, sur les pressantes sollicitations d'une bonne vieille tante, je me résignai à prendre quelques gouttes de café dans une forte potion de lait et avec beaucoup de pain.

Je le fis par complaisance et timidité. La complaisance est toujours un peu timide, car elle craint de déplaire tout autant qu'elle désire de plaire. J'ai toujours conservé cette trempe d'âme et ce n'est pas sans effort que je prends sur moi de faire des reproches et des remontrances, même à un enfant. En cela, j'obéis à ma conscience, mais je fais mal à mon cœur. J'ai beaucoup de faiblesses à me reprocher à ce sujet.

Pour revenir à mon dégoût pour le café, j'y trouve une association d'idées bien singulière et un effet bien surprenant. Il n'est pas étrange du tout que, tant que j'avais à craindre quelque nouvelle surprise, je refusasse le déjeuner privilégié. Mais ce dégoût persévérant pour le café en général, ce malaise que l'odeur même me causa si longtemps et cette vue blessée par l'aspect de la cafetière et des tasses, comment tout cela s'explique-t-il ? Au jour de la surprise, je confondis la drogue, les tranchées, le dégoût avec le café même. Tout cela ne devint qu'une seule et même chose dans ma pensée, et par une force magique, la drogue, ainsi confondue par illusion, étendit son effet sur dix années de ma vie. Le raisonnement était venu avec la réflexion. L'esprit était détrompé : il avait séparé la drogue de la boisson ; mais qu'importe, je restai sous l'empire de l'imagination qui, dans l'ombre, continuait son œuvre mensongère. On a déjà

remarqué que ce que nous pensons clairement a beaucoup moins d'influence sur nos déterminations que ces images ténébreuses qui gisent au fond de l'âme et nous font agir tout autrement que nous ne pensons. Les instituteurs devraient bien étudier cette matière pour être mieux à même, soit de détruire le mal dans leurs élèves, soit de produire le bien.

4. La femme de Morat

Avant 1782, la ville de Berchtold IV de Zähringen, déjà sauvagement placée sur des rocs et entre des rocs, était environnée d'un véritable désert. Elle était entourée de communs incultes, où croissaient tristement quelques brins d'herbe et des buissons. Sinistre avenue pour une ville capitale, où l'étranger ne devait soupçonner ni industrie, ni goût. Sur ces communs, on voyait arriver dans la bonne saison quelques vaches, quelques brebis et quelques chèvres qui sortaient le matin du village souverain, au son de la corne, et qui y rentraient le soir, bien maigrement nourries. Ma tante à côté de nous avait aussi une vache et j'aimais à voir cette bête monter quelques degrés et prendre le même chemin que les gens pour se rendre dans une méchante étable au fond de la maison.

A cette époque villageoise de notre capitale, nous tirions nos légumes des environs de Morat. Des femmes les apportaient au marché ou dans les maisons. Certains ménages en avaient une attitrée, et le nôtre était de ce nombre.

Notre femme de Morat était déjà sur le retour. Je l'ai encore devant mes yeux et je crois entendre sa voix. A l'extérieur, elle n'avait rien d'engageant ; mais elle était mère, elle nous aimait ; elle nous nommait tous par notre nom, et ce qui nous plaisait surtout, c'est qu'elle n'oubliait jamais de nous apporter un petit présent dans sa corbeille de légumes. Tous les samedis nous étions à l'attendre, tout aussi curieux qu'empressés de recevoir de sa main quelque fruit de la saison.

Cette bonne femme était réformée ; je ne sais trop qui nous l'avait dit ; et toute l'idée que nous avions de cette différence, c'est que Marie n'allait pas à la messe comme nous. Ceci, à dire vrai, nous était fort indifférent. Ce qui nous intéressait, c'est la bonté maternelle de Marie. Je puis dire que nous la payions d'un sincère retour. Ce retour était fondé sur la friandise, origine ignoble sans doute, mais lui-même était pur, c'était la reconnaissance, noble fille d'une mère toute roturière. Pour les fruits que Marie me donnait, je lui aurais volontiers donné ce que je connaissais de mieux, le paradis dont on m'avait dit tant de bien. A ce sujet, j'éprouvai un chagrin cruel.

Nous avions en ce temps un précepteur à la maison. Il était de la campagne et il étudiait au collège de notre ville. C'était à lui à nous faire réciter le catéchisme et à nous l'expliquer. Un jour que nous en étions à la phrase : « Je suis de la religion catholique, apostolique et romaine, hors de laquelle

il n'y a point de salut », il nous déclara que tous ceux qui n'étaient pas de notre religion étaient damnés sans exception et sans miséricorde. Aussitôt je lui demandai : « Et la femme de Morat ? — Elle sera damnée. — Pourquoi donc ? — Parce qu'elle n'est pas catholique. — Je ne veux pas qu'elle soit damnée. — Si vous ne le voulez pas croire, vous serez damné vous-même. — Cela ne se peut pas. — C'est comme cela, petit raisonneur, qui voulez en savoir plus que le catéchisme et votre maître. »

Ici le petit garçon de six à sept ans fut obligé de se rendre. Je me tus ; je devins triste, mais la leçon finie, je retournai à mes chers joujoux, oubliant l'enfer, la femme et mon chagrin. Cependant arrive le samedi ; la femme de Morat reparaît ; elle nous présente ses fruits, et au moment où elle me nomme pour me remettre le mien, je m'enfuis dans un cabinet en jetant les hauts cris. Ma mère dont l'œil, l'oreille et le cœur étaient partout avec ses enfants, vole sur mes pas et me dit : « Qu'as-tu donc, Jean, qui te désole ? — Ah ! maman, cette bonne femme sera damnée. — Qui t'a dit cela ? — Le précepteur. — Le précepteur est un âne ; le bon Dieu ne damne pas les bonnes gens. — Est-ce vrai, maman ? — Oui, ne pleure pas. » — En disant ces mots, elle essuya mes larmes avec son tablier, et moi, d'un saut, j'arrive jusqu'au cou de la Moratoise pour l'embrasser. Elle était stupéfaite ; je ne lui dis rien, mais je reçus son présent et dansai de plaisir autour d'elle. Depuis ce moment, les explications de l'écolier ne me troublèrent plus. Ma mère avait parlé, elle avait parlé selon mon cœur et j'avais deux autorités qui l'auraient emporté sur tous les docteurs de l'univers. Je leur aurais dit fièrement : « Vous êtes des ânes. Maman l'a dit. » La parole d'une mère tendrement chérie est une autorité irréfragable pour l'enfant. Elle devient toute divine, lorsque, sortie du cœur maternel, elle est reçue par le cœur de l'enfant. Pour moi, je retins ferme toujours, la parole qui m'avait consolé et je l'appelai plus tard la théologie de ma mère.

Cette théologie a eu une grande influence sur les pensées de ma vie. Sans me rendre indifférent pour la vérité, elle a donné à mon âme une direction que j'appellerai chrétienne pour tout dire en un seul mot : Le bon Dieu ne damne pas les bonnes gens ! quel texte pour le cœur d'un enfant qui a vu l'image de la bonté céleste dans la tendresse maternelle et qui en a été touché dès le berceau. Le bon Dieu, les bonnes gens ! Tout l'Evangile est dans ces deux paroles. Avec un bon cœur on les comprend ; la tête seule n'y entend rien.

5. Fierté masculine et emportement

J'ai grandi sous le toit paternel avec une fierté masculine, ce qui peut venir en partie de ce que ma mère montrait du respect pour son mari et le titrait toujours de *Monsieur*. Maman était plus près de nous ; elle était belle femme ; elle nous réjouissait par ses chants et sa voix mélo-

dieuse ; mais papa était le maître de la maison. Tout au moins il en avait l'air. C'était assez pour que les garçons exigeassent de la déférence de la part de leurs sœurs.

Un jour, bien que je n'eusse que sept à huit ans, je me trouvais l'aîné des garçons dans la maison et je m'assis à table à la première place. Nous avions des petits pâtés que nous aimions bien. Distribution faite entre les enfants, il en restait un surnuméraire. Je me l'adjugeai de droit ; mais ma sœur aînée le prit et l'avala. Je ne me sentis pas d'indignation et je lui lançai la fourchette que je tenais à la main. Heureusement que je fus maladroit.

A l'instant, s'éleva contre moi une sédition du sexe féminin. Je m'échappe de l'appartement, enjambe trois rampes d'escalier et je me trouve au galetas, je ne sais trop comment, étendu sur une poutre très rapprochée du toit. Personne n'eut le courage de m'y suivre. La gent féminine prit des perches pour me heurter. J'étais garanti par la poutre contre laquelle venaient se briser tous les efforts. On abandonna l'assaut inutile, avec de grandes menaces. Je ne sais plus comment le petit méchant garçon s'en tira ; assez bien, à ce qu'il paraît, par la bonté même de ses sœurs qui l'aimaient et qui étaient aimées.

Il semble que la fierté est née avec moi. Elle n'est ni dédaigneuse, ni exigeante ; mais elle n'a jamais su ramper devant qui que ce soit. Cette prostitution m'a toujours été contre nature.

6. Enseignement mutuel sous le toit paternel

Je ne me rappelle pas d'avoir reçu des leçons de mes aînés ; mais je sais fort bien d'en avoir donné à mes cadets. Je savais lire, j'écrivais mal et méchamment et j'avais quelques éléments de calcul. Ma mère tenait à notre instruction, et lorsque le précepteur s'en allait en vacances, j'étais chargé d'instruire quelques-uns de mes frères et sœurs. J'étais sévère ; j'exigeais tranquillité, attention et progrès. Je prenais même sur moi de punir les contraventions, comme le précepteur le faisait. Il se servait pour cela de sa règle et j'en faisais de même. Je croyais que cela se trouvait dans les attributions du maître et qu'il devait en être ainsi. Les instituteurs qui frappent ne doivent pas être surpris si leurs disciples se mettent à frapper. C'est le fruit de l'exemple qu'ils donnent. L'enfant raisonne peu, il imite ce qu'il a devant les yeux.

Mes disciples qui étaient les victimes de mon zèle portèrent plainte et il fut arrêté que je ne donnerais mes leçons qu'en présence de ma mère. Tout alla mieux. La mère filait ou tricotait tout près de la petite école, ayant à ses pieds un berceau ; près d'elle les disciples étaient plus attentifs, le maître plus réservé et tous s'en trouvaient mieux. J'étais bien loin alors de penser qu'un jour je remplirais le rôle de ma mère et que sous mes yeux six à douze enfants, ayant chacun leur petite école rempliraient le

mien dans l'école de notre ville. Si l'on m'avait dit alors qu'un enfant ne peut pas instruire d'autres enfants, j'aurais sans doute dit que je montrais ce que je savais et que mes cadets apprenaient de moi ce qu'ils ne savaient pas encore.

Les faits auraient parlé pour moi, et avec son franc-parler ma mère aurait ajouté : « Je le veux. »

7.

Au bout de dix-huit à vingt mois je voyais arriver un nouveau frère ou une nouvelle sœur. Ces jeunes êtres avaient pour moi je ne sais quel intérêt. Imitateur de ma mère et jaloux de son approbation, j'aimais à les bercer, à faire la garde auprès de leur couche, à leur parler, à leur chanter un petit air et à calmer leurs chagrins. Je leur donnais à manger, je les portais sur mes bras, et je leur apprenais à parler et à former leurs premiers pas. Il me souvient même de leur avoir fait de la bouillie, tout enchanté de mon talent pour la cuisine. J'avais acquis quelque confiance auprès de ma mère, et elle me donnait souvent la commission de la remplacer, tandis que mes sœurs jouaient avec des poupées ou faisaient du filet. Que n'avais-je alors assez d'intelligence pour observer le plus intéressant des phénomènes, le développement de l'enfant depuis ses premiers jours ! Hélas ! Je me développais moi-même sans savoir comment. Il m'est resté cependant quelques souvenirs utiles pour les fonctions qui m'attendaient dans l'avenir, et ce qui valait mieux encore, j'ai pris pour l'enfant un tendre intérêt qui me suivra dans la tombe. Il y a une providence qui règle tout [1].

8. Mes études et mes divertissements

Ai-je besoin de dire que le petit garçon, semblable à tous les autres, travaillait par devoir, et qu'il s'amusait par goût ? L'instruction que l'on me donnait n'avait rien d'attrayant, ni pour le fond, ni pour la forme. Lire des choses que je ne comprenais pas, écrire, apprendre par cœur et réciter, puis faire quelques raides et assoupissantes additions, soustractions, etc., de chiffres sans application quelconque ; voilà toute l'instruction. En tout cela, il n'y avait rien qui parlât à l'esprit et au cœur, rien pour satisfaire la curiosité innée de l'enfant, en un mot, rien pour l'instruire. Au reste, les précepteurs n'avaient que les routines apportées de leurs villages et pas ombre d'une méthode sensée. La cuisinière au moins ou la fille de chambre me faisaient quelques contes qui m'intéressaient, et j'étais tout oreilles. Bien ou mal, je faisais des réflexions sur ce que

---

[1] *Jean*-Baptiste-Melchior-Gaspard-Balthasar, le futur P. Grégoire Girard, était le cinquième d'une famille de quinze enfants.

j'avais entendu et je le racontais à mon tour. Une instruction défectueuse pour le fond et pour la forme fait naître le dégoût pour l'étude et repousse l'enfant vers ses jeux. J'étais passionné pour les miens, cherchant toujours à les varier. J'aimais à dessiner et à peindre. Je faisais toute espèce de constructions et des figures de carton, de cire, de bois et même de neige en hiver. Je dressais des autels, faisais des ornements d'église et je disais ou servais la messe en chantant. Je singeais aussi les militaires avec mes frères et nous avions tout l'attirail de la guerre fabriqué de nos mains. Nous étions très peu occupés et pourtant jamais oisifs. J'ose dire que par les combinaisons que demandaient nos petits ouvrages, notre intelligence s'est beaucoup plus développée que par toutes les leçons d'office que nous avons reçues.

9. Mes deux premières années de collège

J'avais appris à la maison *musa* et *amo* et on me fit passer au collège. C'était à la fin de 1775 et je finissais ma dixième année. Mes nouvelles études n'avaient pour moi que l'attrait de la nouveauté, car au fond elles étaient tout aussi sèches et matérielles que les précédentes. Elles se réduisaient en plus grande partie au mécanisme de la langue latine. Le fond n'avait rien d'instructif et d'intéressant.

Le professeur, un ex-jésuite, me témoignait quelque amitié. C'était assez pour gagner toute la mienne. Je puis dire que je n'ai jamais aimé un homme comme lui ; c'était une véritable passion. On venait d'enterrer un de ses confrères que je vis placer dans la tombe. Réfléchissant que mon professeur pourrait mourir aussi, je m'attristais singulièrement. J'allai jusqu'à me dire souvent et dans toute la sincérité de mon âme, que s'il venait à mourir, je demanderais d'être mis tout vivant dans son cercueil. Ceci est vraiment romanesque et je suis encore à comprendre comment j'ai pu m'attacher à ce point à un homme qui n'avait rien d'extraordinaire et dont je n'étais que le disciple depuis peu de mois. L'effet est ici plus grand que la cause ; mais on dit qu'en amour il en est toujours ainsi. L'amour passe son objet et se trompe lui-même.

L'année suivante, cet attachement si chaud se tourna bientôt en glace. Loin de vouloir mourir avec mon professeur, je désirais de ne plus vivre à ses côtés. Il me prit en aversion sans que je le susse pourquoi. Il me semblait que j'étais toujours le même, et pour des riens j'étais toujours rudoyé et puni. Mes fautes devenaient des crimes à ses yeux, et il m'a fait essuyer tous les châtiments et toutes les humiliations qui étaient en son pouvoir. Ce n'était pas le moyen de m'encourager au travail ; aussi, Alvarès et compagnie me devinrent odieux à cause du maître injuste qui m'enseignait, et j'eus regret de l'avoir aimé.

Les enfants ont un sentiment délicat de la justice et les maîtres doivent le respecter. D'un autre côté, la jeunesse est sensible à la bienveillance ;

elle rend ordinairement amour pour amour, et certes cette récompense est bien douce ; c'est la plus belle que l'on puisse mériter. Si au surplus vous vous intéressez au progrès de vos élèves, faites-vous aimer d'eux et par attachement pour vous, ils redoubleront de zèle dans leur travail. Ils feront pour vous plaire ce qu'ils n'auraient pas fait d'ailleurs ; ils iraient au feu si vous l'ordonniez. *Toutes les grandes et belles choses au ciel et sur la terre sont œuvre de l'amour. Sans l'amour rien de bon ne se fait.*

10. Quatre autres années de collège

Pour échapper au professeur qui faisait peser sur moi sa baguette magistrale et plus encore pour reprendre ce qu'il m'avait fait négliger, il fut décidé que je resterais dans la seconde classe. Le nouveau professeur, M. Clerc, jeune ex-jésuite était d'une humeur gaie et enjouée. Nous l'aimions tous, et par une douce plaisanterie, il faisait plus pour le bon ordre de la classe que le précédent n'avait fait avec ses gronderies et ses verges. Sous lui, mes négligences précédentes furent bientôt réparées. J'étais attentif à l'école, j'avais envie de bien faire, même par complaisance pour le maître, et je me trouvai bientôt parmi les premiers où je restai toujours. J'avançai même d'année en année et à mesure que le système de nos études de collège appelait l'écolier à puiser quelque chose de son propre fond. Le travail matériel a toujours été ma mort. D'abord je voulais comprendre, puis inventer et donner à mon ouvrage une forme à mon goût. Je m'avisai même assez vite de faire en français quelques fables à rimes ; ces petites productions étaient sans doute très sottes, mais enfin, elles étaient de mon crû et je leur croyais quelque mérite.

Je n'ai pas pris la plume pour blâmer les études que l'on m'a fait suivre, mais il faut pourtant dire qu'elles étaient mal entendues et que j'y ai perdu beaucoup de temps. J'étais parvenu, en rhétorique, à parler et à écrire le latin avec assez de facilité ; je connaissais les accords, mais au fond ce n'était que du français en mots latins. Ce n'était pas notre faute. L'enseignement même avait un vice radical en ce qu'il voulait faire inventer la langue de Rome par l'écolier. Rarement on nous donnait du latin pour nous le faire rendre en notre langue, ce qui est pourtant de toute matière l'essentiel, mais on nous faisait habituellement traduire du français en latin. Le résultat d'un procédé semblable est évident.

Même méthode à l'envers pour le grec. Quelques paradigmes et de suite des compositions dans la langue d'Athènes où assurément les Athéniens n'auraient rien compris. Jamais on ne nous a fait rendre un morceau grec en notre langue.

Au reste, ce grec était si peu de chose, on y employait si peu de temps, qu'au bout de l'année scolaire le prix en cette partie s'appelait avec justice : *le prix des ânes*. Je crois l'avoir eu tous les ans. Heureusement qu'il n'était pas seul, sans quoi mon éloge était tout fait.

Plus tard, ce grec a été supprimé et on a substitué des leçons de langue maternelle, pour laquelle on faisait si peu de mon temps au collège, que la plupart des écoliers, même en rhétorique, n'étaient pas à même d'écrire passablement une lettre familière.

Le latin absorbait presque tout notre temps et il n'en restait que fort peu pour les connaissances indispensables dans la vie, ou du moins utiles et agréables. Nous avions bien quelques extraits surannés d'histoire romaine, d'histoire des empereurs et de l'Eglise, puis de géographie ; mais tout cela n'était livré qu'à la mémoire, ainsi que le catéchisme, et tout écolier qui à l'examen aurait omis, changé ou dérangé un mot, était exclu du prix. On voulait une mémoire servile et rien de plus. Je n'avais pas de goût pour ce travail de portefaix.

Notre calcul encore n'était pas brillant, il était tout mécanique. Au reste, on en faisait fort peu, et ce n'était guère qu'à la fin de l'an, pour en assigner le prix à quelque écolier.

D'après ce petit tableau qui est fait d'après nature, et que je n'ai pas chargé, on peut voir à quel point était notre collège en 1781, où je le quittai. Un de mes parents, le chanoine Fontaine, ci-devant Jésuite et professeur, présenta un plan de réforme. Cet homme avait vu quelque chose de mieux, il avait pensé, il voulait le bien. Mais la routine consacrée par les ans était une arche sainte : on n'osait pas y toucher. Ce ne sont pas les ex-jésuites qui auraient crié au sacrilège, mais ces êtres d'habitude qui appellent hérésie tout ce qu'ils ne font pas ou ce qu'ils ne savent pas. Notre Capitole a toujours eu ses oies.

11. Mouvement populaire à Fribourg

Je fus témoin en 1781 du mouvement que firent les campagnards contre la ville souveraine [1]. On arma tous les badauds et même les écoliers ; mais, comme on me trouva trop petit pour porter un fusil, j'eus tout le temps d'être partout. Toute notre ville avait un aspect martial, surtout dans la partie supérieure par où devait pénétrer l'ennemi. Le canon était braqué dans les rues et partout il y avait des postes composés de bourgeois, de militiens et d'écoliers. Je vis un de mes studieux condisciples montant la garde et tenant un livre dans sa main. Il lisait attentivement sans lever les yeux. Sans doute qu'il ne voulait pas perdre son temps, mais je me moquai de lui. Je n'avais jamais vu pareille chose sous les armes. Une chose qui me parut encore beaucoup plus singulière, c'est que, sur le haut clocher de St-Nicolas, il y avait un magistrat tenant d'une main une lunette d'approche et de l'autre une épée nue. Avec la lunette il observait les mouvements des campagnards, et cela me paraissait tout simple ; mais à quoi bon l'épée nue sur ce clocher ? Je m'en amusai beaucoup avec

[1] Il s'agit de l'insurrection de Nicolas Chenaux.

mes camarades. Demandions-nous pourquoi tout cet appareil militaire, on nous répondait gravement que les paysans voulaient saccager la ville et brûler nos maisons. Cela nous paraissait fort peu aimable et nous avions beaucoup d'humeur contre ces brigands. Nous ne connaissions pas encore la politique et le degré de confiance que méritent les bruits qu'elle répand. On voyait partout la terreur au visage pâle ; quant à nous, nous étions des chevaliers sans peur. Il nous semblait qu'avec beaucoup moins de frais nous aurions écrasé tout le pays. Il est vrai que nous ne réfléchissions pas qu'autre chose est d'avoir des armes, et autre chose de savoir ou de vouloir s'en servir.

Arrivèrent bientôt les troupes de Berne [1]. C'est alors que nous devînmes fiers. Nous ne fûmes pas les seuls, car les peureux mêmes prirent du courage et marchèrent tête levée. La peur veut un dédommagement. On ne parlait plus que de glaive, de gibet, de roue, de galères, et je vis bientôt que c'était sérieusement. On sévit même sur le cadavre du chef qui avait été assassiné par l'un des conjurés. La curiosité me porta à ce triste spectacle, et, comme j'étais petit, un colosse de condisciple m'assit sur son épaule. Je n'y restai pas longtemps. Petit à petit les citadins se détrompèrent sur les intentions des campagnards. Le jour avait percé assez vite à travers les ténèbres. Moi-même, voyant de mes camarades de collège parmi les prisonniers campagnards, je me disais dans ma jeune tête qu'assurément il ne s'agissait pas de nous brûler.

Le tumulte s'apaisa ; on rouvrit le collège, nous reprîmes nos leçons et nous nous disputâmes gaîment nos prix ; tandis que le gouvernement, beaucoup moins gai que nous, eut des droits à démêler avec ses administrés. Je ne vis point la longue et pénible lutte, car de la rhétorique que je terminai par le théâtre, je passai au couvent.

12. Ma délibération

Il était d'usage au collège qu'après la rhétorique, les écoliers délibéraient sur l'état de vie qu'ils voulaient prendre. C'était une affaire grave. On faisait des exercices de piété suivis, on prenait conseil de son confesseur, on allait dans quelque couvent s'entendre là-dessus avec un cénobite. Pour moi, je ne fis rien de tout cela. Sans avoir délibéré, j'avais pris mon parti.

Mon père était négociant, mais moi, je ne voulais pas le devenir. J'avais quelque goût pour l'état militaire. Les frères de ma bonne mère servaient en France. Leur uniforme, leurs épaulettes, leurs épées me donnaient depuis longtemps dans les yeux. Mon père aussi était officier de milice ; il n'était pas grand guerrier, mais il aimait cet état. Je l'avais suivi à la campagne dans les revues et j'étais tout fier de lui porter son

---

[1] 3 mai 1781.

bonnet de grenadier. Je l'avais essayé quelques fois et il me semblait qu'il ne m'irait pas tant mal. Partout où il y avait des soldats, je tâchais d'y être et je savais assez bien manier le fusil.

Cependant j'avais un autre goût tout opposé. Il s'était développé en moi en dressant des autels dans la maison et en aidant le marguillier de la collégiale qui touchait à notre demeure. Peu à peu, ce goût prit le dessus. Il était d'ailleurs plus conforme à mes dispositions toutes pacifiques. Un religieux cordelier venait quelquefois trouver mes parents. Cet homme était tout de miel. Il me montrait de l'intérêt et je l'aimais. J'allais quelquefois le voir au couvent, et j'y étais bien reçu. Le couvent était une riante demeure. L'église était belle. Je me mis par la pensée en chaire, à l'autel, au chœur. Je me logeai aussi dans une cellule à côté d'une petite bibliothèque et je me plaisais partout. J'appris aussi à connaître le professeur, homme aimable et savant. Il me parlait des collèges de l'Ordre en Allemagne et je m'y voyais au milieu de mes disciples. Je connaissais aussi un vieux religieux, antique ami des mathématiques et de la physique. Il était environné de machines, de globes, de miroirs, etc., et le jeune homme se mettait à la place du vieillard, vivant à son tour dans la solitude avec les sciences et les arts. Ces images se fixèrent, je ne sais comment, dans mon esprit, et j'étais cordelier longtemps avant de l'être.

Je n'avais pas seize ans accomplis en finissant ma rhétorique. Ma mère me trouvait bien jeune. Elle insistait sur une délibération dans les règles, et moi, je n'en voulais point. Je la croyais inutile. On fit donc les démarches nécessaires au couvent ; tout fut convenu et le jour du départ arriva. Mes parents étaient dans les pleurs ; ils me donnèrent la bénédiction et le baiser paternel en me conjurant de m'en retourner à la maison au premier regret. J'étais sûr de n'en point avoir, car jamais on n'a été tout à la fois et plus léger et plus ferme.

Les traitements des institutrices

En réponse à une question posée au cours d'Estavayer, nous rappelons aux institutrices que les allocations de renchérissement sont actuellement les suivantes :

1. En vertu de l'arrêté du 16 juillet 1943, toutes les institutrices ont droit à un *supplément provisoire de traitement* de *360 fr.* en ville, *324 fr.* dans les centres mi-urbains et *288 fr.* à la campagne. Ce supplément est payable par mois, ce qui équivaut à une somme de 30, 27 ou 24 fr. à ajouter au traitement.

2. De plus, en vertu de l'arrêté du 15 décembre 1944, toutes les institutrices ont droit, à partir du 1er janvier 1945, à une *allocation personnelle de vie chère*, de *100 fr.* en ville, *90 fr.* dans les centres mi-urbains et *80 fr.* à la campagne, *par trimestre*. Cette allocation